

Pendant les premiers jours de sa captivité, le loup refusa de prendre aucune nourriture. A la longue, il se résolut à accepter sa nouvelle condition et à suivre son maître, sous la menace de la matraque.

Enthousiasmé par l'exploit de son aîné, Pierre Pezon le remplaça par son frère Alexandre pour la surveillance du troupeau et lui permit d'entreprendre une tournée à travers le Gévaudan avec le fauve enchaîné. Tournée fructueuse, car tout le monde venait voir la bête sauvage qui avait terrorisé la contrée.

Cette exhibition dura plusieurs mois. Des envieux y mirent un terme : un matin, Jean Pezon trouva sa bête empoisonnée.

Ce fut un vrai désespoir pour notre meneur de loups. Il allait se voir obligé de cultiver la terre, besogne ingrate qui ne plaisait nullement à son tempérament nomade et passionné d'aventures.

Il reprit la route de Saint-Chély, lesté d'un nombre assez respectable d'écus. Marchant d'une allure soutenue, il avait abattu quatre ou cinq lieues, lorsqu'il vit, devant lui, un groupe cheminant sur la lande : trois hommes traînaient, à leur suite, trois ours qui se dandinaient comiquement de l'arrière-train en tirant sur la chaîne qu'un anneau rivé dans la cloison nasale fixait à leur mufle.

Le jeune Pezon hâta le pas. Il était de cœur, dès maintenant, avec tous ceux de la grande confrérie des errants qui vivent des mille et un métiers qu'un "voyageur" peut exercer sans déchoir. Traîne-ours ou traîne-loups, c'est tout un... une fois entré dans la franc-maçonnerie du voyage on y reste à jamais.

Il rejoignit le groupe étrange et s'approcha du plus grand des rabouins qu'il aborda fort poliment, comme il convient à un jeune catéchumène. L'homme s'arrêta tout net, donnant à la chaîne de son ours une si brusque saccade que le plantigrade poussa un grognement de douleur, et Jean Pezon ne put retenir une exclamation de surprise qui se perdit dans un carillon tintamarresque des clochettes et de grelots.

Jamais le jeune Cévenol n'avait vu plus étrange figure. Jugez-en : l'homme était une sorte de colosse paraissant âgé d'une trentaine d'années, avec des épaules taillées à coups de hache. Sa face énorme, où s'érigait un nez monstrueux, était décorée de tatouages bleuâtres du plus bizarre effet. De longues moustaches teintes, l'une en ocre, l'autre en vermillon, pendaient, à la gauloise, de chaque côté d'une large bouche où brillaient des dents de louveteau. D'un bonnet à poil crasseux s'échappaient de longues mèches de cheveux rouges et emmêlés.

Le drôle était vêtu d'oripeaux bariolés, de loques innombrables, de toutes formes et de toutes couleurs. Au bas d'une sorte de boléro pendaient des clochettes et des grelots qui tintinnabulaient avec un vacarme assourdissant à tout mouvement de leur singulier propriétaire.

Notre meneur de loups en bâillait d'étonnement, et il y avait de quoi. Il se trouvait en présence, comme il l'apprit par la suite, du célèbre tombeur d'ours Yorick, qui se surnommait lui-même le "Grand Sauvage des Cordillères".

— *Per che chosa?* demanda l'homme d'une voix hargneuse, en fixant sur Jean Pezon ses yeux d'un bleu métallique, un regard naïf de brute intrépide.

Eût-il compris que le jeune pâtre n'eût pas trouvé la force de répondre, tant il était sidéré. Yorick, pensant que son interlocuteur se moquait de lui, fit un geste de menace, et le carillon grotesque résonna derechef.

L'un des acolytes du tombeur d'ours, connaissant l'humeur farouche du patron, jugea bon de s'interposer. C'était un long personnage, maigre et blond filasse, un Polonais qui se prénommaient tout bonnement Thadeus. Le jeune Pezon raconta brièvement son aventure, la mort de son loup, et demanda la permission de se joindre à la petite caravane, s'offrant à soigner les animaux en cours de route... Son but était naturellement d'apprendre le secret du métier en rémunération de ses bons et loyaux services.

Thadeus exposa la requête au patron, Yorick, les yeux perdus dans le vague, semblait rêver à de lointains horizons. Puis, soudain :

— Qu'il vienne avec nous si ça lui chante, dit-il dans son baragouin...

La petite caravane se remit en route et Yorick ne parut plus s'occuper de sa nouvelle recrue. Le néophyte n'insista pas pour lier plus ample connaissance avec son peu gracieux directeur, et se cantonna dans la conversation de ces acolytes, le Polonais Thadeus et le troisième larron, un petit Napolitain bronzé qui répondait au nom de Beppo.

Chemin faisant, il étudiait ses étranges compagnons, hommes et bêtes. A force de vivre avec leurs ours, les trois compères semblaient avoir acquis la balourdise et la dissimulation de ces rustres fourrés. Ils répondaient par monosyllabes, jouant l'indifférence, et, de temps à autre, jetaient, à la dérobée, sur leur interlocuteur, un coup d'oeil sournois.

Jean Pezon apprit que les baladins se rendaient à Ustou, pour y chercher de nouveaux élèves. A Ustou, un village perdu dans les montagnes de l'Ariège, se trouvait, en effet, une école d'un genre spécial : les pensionnaires en étaient de jeunes oursons dénichés dans leurs repaires en l'absence de la mère. On les élevait en liberté dans un enclos, puis, un beau jour, quand les pauvres bêtes s'essayaient à grimper aux arbres, on les garrottait étroitement aux troncs. Après quoi, on leur perçait la cloison nasale pour y river à chaud l'anneau de fer qui devait servir à réprimer les velléités de révolte du *canari*, ainsi que les montreurs d'ours surnomment leurs élèves que les forains appellent aussi des *poilus*.

Les rabouins se chargeaient ensuite d'apprendre au canari les mille gentilleses de rigueur : faire le